

D'ANGLETERRE EN AFRIQUE AVEC MARC ALLEGRET

par

David STEEL

Université de Lancaster

Eût-on seulement soupçonné leur existence on se serait volontiers imaginé que les *Carnets*, remplis au Congo, en 1925-1926, par Marc Allégret, auraient joué vis-à-vis du *Voyage au Congo* de Gide, autre chronique d'un fléau, un peu le même rôle que les carnets de Tarrow envers le récit du docteur Rieux dans *La Peste*. Daniel Durosay, dont l'excellente édition des *Carnets du Congo* révèle, entre autres, les talents d'écrivain d'Allégret, nous apprend qu'il n'en est rien. Loin d'être spolié à des fins de vérification voire d'amplification par l'ami « employeur » le texte du jeune « secrétaire » a gardé, avec son primesaut, presque son entière intégrité, offrant une version plus « vécue » moins « écrite » du grand périple et qui reste, sur plus d'un point, notamment en ce qui concerne la datation, plus exacte que le célèbre réquisitoire gidien. Gide du reste, et on ne l'aurait pas voulu autrement, est tenu à l'écart du récit. Nous ne sommes pas ici en présence d'une sorte de pan inédit, rédigé par personne interposée, des *Cahiers de la « Petite Damé »* où l'auteur se serait trop discrètement subordonné aux faits et gestes du grand compagnon de route. Le romancier, le « *Bypeed* », n'y fait que de fugaces apparitions. Il s'agit bel et bien d'un voyage accompli par Allégret et si l'éditeur a cru bon d'offrir comme suffixe au titre de l'ouvrage *Voyage avec Gide*, l'on sent bien que c'est à des fins largement publicitaires, et puis enfin parce que tel était le cas. Lorsque Gide paraît, c'est parfois sous un jour inattendu, un Gide-Jammes frais sorti des pages de *Paludes* tuant d'un coup de fusil cinq canards à la fois, ou curieux, comparant la piste équatoriale aux sentiers de Couverville — les derniers mots révélateurs du *Voyage au Congo* ne

sont-ils pas « Désormais chaque jour me rapproche de Couverville » ?

Mais c'est Marc Allégret, comme il se doit, qui est la révélation de ce livre. Une chose n'admet pas de contradiction. Sans Marc, Gide n'aurait pu faire ce voyage. Véritable meneur de safari et homme à tout faire, Marc s'est chargé de toute la préparation et de toute l'organisation, et quelle organisation ! — embauchage et direction des porteurs, plus de soixante-dix parfois, chasse, souvent au gros calibre, à la nourriture — allant de la volaille à la gazelle froide en passant par l'hippopotame — distribution de vivres, inventaire des bagages, réparations, rangements, soins médicaux, justice à dispenser, trasseries de toutes sortes avec, en outre, la responsabilité des armes, des appareils photographiques et de la caméra et tout ce qui en dépendait, sans oublier les fonctions de « secrétaire », de correspondant et d'écrivain. Marc écrit avec précision et économie se contentant souvent de déployer sa maîtrise du style télégraphique mais parfois laissant aller sa plume à des élans plus lyriques :

« Matin d'argent épais et qui ne laisse rien deviner de ce qu'il veut cacher encore. Puis, en face, le soleil s'annonce brusquement, comme un accès de fièvre. Le paysage boit ; il vient, vague esquisse carrelée par la moustiquaire, comme pour un agrandissement. Nous nous mettons en marche sur l'eau tiède, mais que le soleil fait d'argent glacé. Le sable sentimental et rose semble reposer sur l'eau. Pourquoi l'appeler banc de sable ? C'est plutôt un rayon de miel ou rayon de lune : un rayon de lune de miel. » (p. 160)

Il note souvent ce que ne retient pas Gide, la conversation avec Yves Morel sur la sexualité par exemple. Là où Gide réfléchit Allégret se borne à refléter, mais toujours avec ordre et intelligence. Sans ignorer les implications tragiques de leur parcours qui, escomptaient-ils, les mènerait vers un paradis parfumé, mais qui les a fait entrevoir un enfer, il note les choses vues. C'est ce que Daniel Durosay appelle, avec bonheur, « l'école du regard ». Tout l'art de la prise de vue est là. Au Cameroun avec sa caméra, le futur metteur en scène a fait ses premiers pas. On ne voit jamais mieux après tout que lorsqu'on voit par le cadre d'un second œil (1). Les paysages, le temps, la faune, la flore, l'architecture, maints détails gestuels ou vestimentaires attirent tour à tour son regard. Il est fasciné par les costumes et par-dessus tout peut-être par la coiffure des femmes. On découvre

ici, et ce n'est pas la moindre révélation de ces *Cahiers*, un Marc Allégret résolument hétérosexuel, plus même, un homme à aventures féminines qu'elles aient nom Mangola, Mongoulou, Titiani, Hamra ou M^{me} Noutary. Au-delà de tout érotisme colonialiste on sent parfois entre lui et les jeunes adolescentes indigènes une sorte de complicité captivante.

Il y a un autre sens dans lequel ce voyage, pour autant que Gide en fût l'instigateur et le bailleur de fonds, appartient à Allégret. En A.E.F. il se trouvait pour ainsi dire en terre d'enfance, son père, le pasteur Elie Allégret, ayant, comme on le sait, effectué, à partir de 1899, de nombreux et longs séjours au Congo-Gabon-Cameroun, rentrant d'une mission de deux ans au Cameroun en octobre 1922, trois ans à peine avant le départ de Marc. Rien d'étonnant à ce que le fils ait été curieux de suivre les pas de son père, du point de vue géographique du moins sinon moral, et surtout en substituant au père absent un « oncle » préféré. Plus complexe, plus complexée même, était l'attitude de Gide vis-à-vis des accomplissements d'Elie Allégret qui, du temps de la jeunesse de l'écrivain lui avait servi de précepteur et de père ersatz — l'Elie de la Bible n'était-il pas après tout le prophète du Dieu caché ?

Que la figure d'Elie Allégret se dresse à la source du voyage au Congo de Gide, tel le Commandeur à la fin du parcours de Don Juan, est indiscutable, comme le démontre Daniel Durosay, citant fort pertinemment à cet égard les propos liminaires du *Voyage au Congo*, l'introduction au *Chancre du Niger* de Pierre Herbart et une lettre écrite au pasteur par Gide lorsque son bateau naviguait au large du Cameroun. Rangeons-nous aussi à l'avis que Gide, consciemment ou inconsciemment, ne pouvait trop admettre le rôle d'inspirateur joué par le missionnaire huguenot du fait que son voyage à lui, Gide, devait s'accomplir non pas sous le signe de la récupération évangélique mais bien au contraire sous celui de la glorification de l'inculte et de l'innocence primitive quand ce n'était de la simple liberté sexuelle. Tout cela est vrai et finement analysé par Durosay. Ne serait-on pourtant enclin à aller plus loin et à identifier une démarche plus dynamique et plus « diabolique » dans l'entreprise de Gide vis-à-vis d'Allégret père ? Remontons quelque temps en arrière.

Si curieux que cela puisse sembler, la fusion de deux éléments d'apparence contradictoire est à l'origine de l'émancipation première de Gide — l'un africain et l'autre britannique, ou, si l'on préfère, Oscar Wilde et l'Algérie, plus précisément Oscar

Wilde en Algérie. Il est curieux de constater que ce dualisme libérateur anglo-africain ira se répétant dans la vie morale de Gide. A propos du voyage en A.E.F. Daniel Durosay écrit : « Il suffit d'interpréter les propos placés au début du *Voyage* pour comprendre que le pasteur en est la source : « ce voyage au Congo je n'avais pas vingt ans que déjà je me promettais de le faire : il y a trente-six ans de cela ». Datation singulièrement précise : 1925 moins 36, le calcul désigne : 1889, année, comme on l'a vu, du premier départ d'Elie Allégret pour le Congo » (p. 12). Or on est frappé par le fait que l'année précédente, 1888, est l'année du premier voyage qu'avait effectué Gide, chaperonné par ce même pasteur, en Angleterre. De même qu'emmener Marc, presque subrepticement, à Cambridge en 1918, semble avoir constitué, sur un niveau largement subconscient peut-être, une tentative de « gommer » le voyage anglais fait avec Elie Allégret en 1888, rejetant l'austère discipline huguenote d'alors en faveur d'un nouveau principe de plaisir et inversant les rôles (précepteur Allégret - élève Gide devient en 1918 précepteur Gide - élève Allégret ; notons que le père à l'époque est absent en A.E.F.), de même l'entreprise congolaise est susceptible d'une analyse qui la replacerait dans une stratégie analogue. Ce qu'Allégret père a fait il s'agit certes de le refaire, mais en même temps, et c'est là l'important, de le *défaire*. Le pasteur missionnaire est à la fois ami et ennemi, modèle à suivre et modèle à briser. Entre 1917 et 1926, ce ne serait guère exagérer que de le soutenir, Gide-Ménalque, amoureux de Marc, s'acharne au démantèlement de l'éthique Elie Allégret dont l'« espace » moral s'étend, pour Gide, du bassin de la Tamise à celui du Congo. Il s'agit, au nom de la liberté et de l'hédonisme, d'une politique de subversion des valeurs Allégret, menée non seulement à travers le syndrome du voyage à la fois reconstitué et déconstruit, mais aussi par le procédé plus délibéré peut-être de la réalité attaquée et reformulée sous guise de fiction. Nul hasard qu'entre l'Angleterre de 1918 et le Congo de 1925-1926 se situe *Les Faux-Monnayeurs* (qui possède aussi, notons-le, ses dimensions anglaise et africaine), roman inspiré en grande partie par la situation des enfants Allégret et dans lequel le pasteur et sa femme Suzanne apparaissent, déformés bien entendu, sous les traits du pasteur et de Madame Vedel (2). Quoi de plus naturel donc que se fassent entendre, dans le texte de Marc, griffonné au cœur de l'Afrique, des résonances anglaises : lectures britanniques dans la brousse (Marc ne semble lire que de l'anglais — Shakespeare, Hardy, Stevenson),

absorption dans son vocabulaire de nombreux termes anglais. C'est que l'accompagne, sur la piste, le souvenir des deux aventures buissonnières précédentes : les vacances outre-Manche avec Gide de 1918 et 1920 dont le Congo est une sorte de reprise en plus grand.

Mais aux sources du périple congolais de Gide se poste également un autre homme qui reste singulièrement et injustement absent de l'introduction, par ailleurs si pénétrante et si exhaustive, que nous offre Daniel Durosay, une figure d'écrivain dont l'évolution morale embrasse elle aussi et l'Afrique et l'Angleterre : Joseph Conrad, à la mémoire duquel, du reste, le *Voyage au Congo* est dédié. De l'expérience congolaise de Conrad — à l'époque le jeune capitaine Korzeniowski vainement quêtant la commande d'un bateau sur le fleuve — est sorti *Heart of Darkness* que Gide avait conçu le projet de traduire dès l'hiver 1913-1914, et que, descendant de Fort-Lamy, au Tchad, il relit pour la quatrième fois, en mars 1926, en reconnaissant, de nouveau, « toute l'excellence » (J, II, 941), « livre admirable », ajoutera-t-il dans une des notes de son texte « qui reste encore aujourd'hui profondément vrai, j'ai pu m'en convaincre et que j'aurai souvent à citer » (J, II, 689). Nul doute que cet *Au Cœur des Ténèbres* soit aussi à l'origine du voyage, origine romanesque mais non moins puissante pour autant. Jacques Darras, dans un article récent, ira jusqu'à affirmer que le « *Voyage au Congo* est composé de *Youth*, *Lord Jim* et *Heart of Darkness* tout à la fois » (« Le voyage en Afrique », *Esprit*, juillet 1987, p. 2). Nul doute là-dessus. Deux ombres précéderent Gide et Marc sous les lianes enchevêtrées de la forêt équatoriale, celle d'Elie Allégret mais celle aussi du Marlow de Conrad, l'un et l'autre conduisant les voyageurs vers l'horreur de la vérité coloniale. Dans le « cet « affreux » que je soupçonne, que je veux voir » de Gide, Jacques Darras entend l'écho, sinon la traduction, des paroles ultimes de Kurtz « The horror ! The horror » (*ibid.*, p. 4). Ce ne sera pas là le dernier retentissement de *Heart of Darkness* dans le roman français, comme l'illustre *La Voie Royale* de Malraux, ni son dernier atavisme culturel, *Apocalypse Now* de F.F. Coppola étant une autre mutation indochinoise, mais cinématographique cette fois, du récit africain.

Un post-scriptum est-il permis ? On sait que Gide fut loin d'être le premier à dénoncer les abus colonialistes dans la région congolaise. L'exploitation et l'abrutissement pratiqués par les compagnies missionnaires, quand ce n'étaient les pou-

voirs coloniaux, dans l'organisation de la récolte du caoutchouc, pour ne parler que de ce domaine-là, représentaient, depuis le siècle précédent, une plaie suppurante. A cet égard il n'est pas sans intérêt de comparer la réaction de Gide avec celle du haut fonctionnaire britannique Roger Casement (1864-1916), écrivain lui aussi et, comme cela s'est avéré bien plus tard, homosexuel. Né à Dublin, alors territoire anglais, Casement, nommé consul britannique à St-Paul de Loanda en Afrique Occidentale Portugaise en 1898, ne tarda pas à dénoncer à ses supérieurs les atrocités commises dans le secteur du caoutchouc au Congo et dont un des principaux bénéficiaires était le Roi Léopold. Malgré forces déboires son rapport officiel fut publié, dans une version édulcorée, en 1904. Les efforts de Casement furent secondés par le travail d'Edmund Morel, Français de naissance, qui s'activait pour dénoncer les mêmes abus dans ses deux livres *The Congo Slave State* (Liverpool, 1903) et *The Scandal of the Congo* (Liverpool, 1904). Or, et c'est par là que la filière rejoint indirectement le geste de Gide, Casement avait rencontré Conrad à Matadi en 1890, un Conrad troublé et déprimé par ce qu'il constatait autour de lui, et était entré en rapport avec Morel l'encourageant à écrire au romancier afin de demander son soutien — sans grand succès, bien que Conrad témoignât sa sympathie pour la cause. Une décennie plus tard, en 1916, Casement anobli entre-temps, mais de plus en plus désillusionné avec la politique britannique, débarqua d'un sous-marin allemand sur la côte sud de l'Irlande, pour mener une révolte nationaliste Sinn Fein. Appréhendé, il fut exécuté pour haute trahison. Ce ne fut qu'en 1959 que ses *Black Diaries*, son journal intime jusque-là supprimé, révélèrent des goûts sexuels qu'il partageait avec Gide.

1. Notons, à ce propos, qu'une quinzaine de photographies, toutes intéressantes illustrent le texte, à côté d'une carte de qualité très insuffisante. On aurait aimé une bibliographie et une filmographie des œuvres de l'auteur. Les photos prises par Marc Allégret au Congo ont fait l'objet d'une exposition en septembre-octobre 1987 au Musée National des Arts Africains et Océaniens, 293, av. Dumesnil, Paris 12^e. Voir aussi Album Gide dans les Albums de la Pléiade, 1985, Gallimard, 174-184.
2. Des pages intéressantes, dans l'introduction de Daniel Durosay, sur la collaboration de Marc Allégret aux « Soirées de Paris » d'Etienne de Beaumont, révèlent qu'il pourrait y avoir en ce dernier un autre modèle que Cocteau pour le Robert de Passavant des *Faux-Monnayeurs*.